Pamph
HC
R

Chauveau, A.

LES

RENEGATS

DU

29 OCTOBRE.

PAQUET, CHAUVEAU, FLYNN,
RACICOT ET FORTIN,

(Par Louis H. Fréchette)

166146B
17/10/21

MONTRÉAL.

1879

LES TRAITRES ! LES VENDUS !

CHAPITRE I

PAQUET.

(On ne dit pas *Monsieur* Iscariote.)

La plume inexorable de l'histoire est trop noble pour certaine besogne. Il faut quelquefois le fouet de la justice, le fer rouge du bourreau.

Qu'on ne s'étonne pas si nous commençons par le plus insignifiant, le plus ignorant, le plus sordide des cinq. C'est justement parce qu'il vaut un peu moins que les autres qu'il s'est vendu le premier. Donc, à tout seigneur tout honneur !

Les autres auront leur tour.

Le numéro UN d'abord. On sait que dans les

bagnes, les forçats sont désignés par numéros. Du reste il nous répugne de nous servir du nom d'une famille honorable en parlant de l'individu qui la déshonore d'une manière si révoltante.

Il a à peine trente ans, l'âge des grands dévouements civiques, des aspirations généreuses. Hélas ! il paraît que c'est aussi l'âge des grands forfaits : Arnold avait trente ans ; Cambrai avait trente ans ; Judas avait trente ans !

Le vendu No. UN est un petit notaire dans un petit village de campagne, n'ayant d'autre ressource pour satisfaire ses appétits nombreux que la table paternelle que Dieu a bénie. Pauvre mère ! pauvre père ! pauvres oncles ! nobles prêtres à l'âme d'apôtre, ou généreux cultivateurs au cœur patriotique ! que dites-vous aujourd'hui de celui qui vous donnait de si belles espérances ? Pauvre père surtout, vous qui un jour disiez les larmes aux yeux, après la fameuse esclandre de Saint-Lambert : " Je n'ai que cet enfant ; ce n'est pas pour tout ce que je possède au monde que j'aurais consenti à ce qui m'arrive aujourd'hui. J'ai peur que cet enfant, ce fils unique, ne déshonore un jour mes cheveux blancs."

Pauvres parents ! le cœur de tous les honnêtes gens saigne avec le vôtre ; mais la société a ses droits, il faut que justice se fasse. Le tribunal de l'opinion publique est comme la cour d'assises, elle ne peut vous remettre que le corps du supplicié.

Donc, Vendu No. UN, vous êtes un homme sans cœur, sans honneur, un homme flétri, un lâche.

Vous êtes sans cœur.—En 1875, un homme qui avait gagné le comté de Lévis au parti libéral au prix de trois luttes héroïques, vous a pris par la main, vous a présenté à ses amis, vous a recommandé, vous a protégé, a fait de vous plus que vous ne serez jamais dans le monde. Cet homme vous l'avez trahi, vous l'avez calomnié, vous avez craché sur lui, vous vous êtes servi de l'escabeau qu'il avait placé sous vos pieds, pour l'insulter de plus haut ! De braves cœurs, de loyaux amis, des libéraux dévoués qui avaient confiance en celui qui vous recommandait, vous ont ouvert leurs mains et leurs portes, vous ont hissé sur le pavois, au prix des sacrifices que vous connaissez. Aussitôt que vous avez été élu par leurs votes, leur argent et leur dévouement,

vous avez commencé à méditer votre trahison. Vous avez essayé d'en corrompre quelques-uns ; mais voyant que vous ne pouviez pas y réussir, vous leur avez tourné le dos. Et depuis,—que ces messieurs vous conjurent de ne pas vous parjurer, qu'ils vous redemandent ce mandat qu'ils vous ont donné, qu'on vous accuse devant la chambre, sur les journaux ou dans les assemblées publiques d'être un traître à la cause qu'on vous avait mise entre les mains et que vous aviez juré de défendre,—vous faites la sourde oreille, vous vous repliez sur vous-même comme un crustacé dans sa carapace, vous avez recours aux moyens les plus honteux pour vous donner le courage de laisser passer l'orage sans répondre.

Toutes ces braves gens sont là, suppliants, vous conjurant de ne pas donner à l'ennemi le vote qui leur a coûté si cher ; ils ne trouvent en vous qu'une brute incapable de leur balbutier au milieu des hoquets de l'ivresse, une réponse un tant soit peu honnête,—si peu satisfaisante qu'elle soit.

Sans cœur ! sans cœur ! sans cœur !

Vous êtes un homme sans honneur.—Un jour vous aviez engagé solennellement votre

parole d'honneur à un de vos amis politiques, que vous le feriez nommer régistrateur du comté de Lévis. Un mois plus tard, vous avez déclaré à M. Fréchette qu'un certain M. Carrier vous offrait $2,000 pour cette situation. Et.... c'est ce M. Carrier qui est aujourd'hui le Régistrateur du comté de Lévis, — c'est assez dire ! Tout dernièrement encore, quand les chefs libéraux de Lévis au nombre de trente, vous ont relancé jusque dans la sentine corruptrice de Senécal, pour vous reprocher votre conduite, vous leur avez offert la remise de votre mandat ; et quand ces messieurs l'ont acceptée, vous avez reculé, engageant votre parole d'honneur de leur donner une réponse deux jours après. Un mois s'est écoulé depuis cette époque, et votre parole d'honneur est encore là, comme le billet protesté d'un mauvais débiteur. Votre honneur ! mais vous en avez fait fi depuis que vous êtes sorti de la poussière où vous auriez dû vivre et mourir. Combien de fois n'avez-vous pas dit, (*in vino veritas !*) " Chapleau m'offre un portefeuille ; je serais bien bête de le refuser ! Ces maudits-là ont de l'argent tant qu'ils en veulent. Si Joly ne veut pas se saigner un peu, on le

mettra à la porte ! On pourrait faire de l'argent avec le chemin de fer de Lévis à Kennebec, mais nos amis sont trop bêtement honnêtes, ils aiment mieux nous laisser crever de faim ! " S'il faut des preuves de tout cela, nous pouvons en donner.

Sans honneur ! sans honneur ! sans honneur !

Vous êtes un homme flétri.—Depuis que vous avez cédé à la tentation du portefeuille, qu'avez-vous fait ? Incapable de rester au milieu de vos électeurs indignés, vous avez dû fuir. Vous êtes venu ici, à Montréal, vous traîner de *grog shop* en lupanar, toujours bras dessus bras dessous avec quelqu'acheteur de conscience *chancelante*, baissant la tête devant tout regard honnête et traversant la rue pour ne pas être obligé de regarder en face ceux que vous trahissiez. On vous y a même vu donnant une accolade *émue* à certain personnage notoire que vous avez, le soir de votre dernière élection, qualifié du nom de *torchon de la clique à Sénécal !* Enfin demandez à M. Chauveau lui-même, le traître No. DEUX, ce qu'il disait de vous en plein *Terrapin*, où il avait dû vous traîner, il n'y a que quelques jours encore,

lorsque vos forces physiques faisaient à votre moral ce que vous étiez en train de faire à vos amis politiques.

Flétri ! flétri ! flétri !

Maintenant, nous n'avons plus qu'un mot à vous dire. Vous êtes un lâche ! Et pour en donner la preuve, nous n'avons qu'à répéter ce que vous avez dit vous-même à plusieurs personnes de Montréal, quand ces personnes vous reprochaient votre conduite déréglée, et déshonorante pour votre position :

" Il faut que je m'étourdisse, sans cela, je n'aurais jamais le courage de faire ce que je fais."

Après cela, il faut tirer l'échelle.

Donc, sans cœur, sans honneur, flétri, et lâche !

Triste épitaphe à mettre sur le tombeau d'un homme.

En attendant, électeurs de Lévis, Libéraux ou Conservateurs, faites justice !

CHAPITRE II.

A. CHAUVEAU

(On ne dit pas *Monsieur* Iscariote.).

Vendu No. DEUX, à votre tour !

Vous avez enfin mis masque à terre : à bas la chemise maintenant !

Votre épaule ! Bon !

Ah ! vous allez entendre grésiller la chair sous le fer rouge, misérable ! Vous allez vous tordre sous la morsure du châtiment ; et la marque, vous la porterez, non pas au front comme Caïn—car le stigmate du premier fraticide disait :

Laissez passer Caïn, il apppartient à Dieu !

mais sur l'épaule, comme le vulgaire gibier de bagne ; et cette marque, elle dira à tous les passants—que vous soyez affublé de la robe de juge de police ou de l'ignoble casaque du galérien : — Ceci est le lâche des lâches, le traître des traîtres, le fourbe des fourbes ; que tous ceux qui auront le courage de s'abaisser jusqu'à cette larve, la couvrent de crachats !

L'opinion publique, révoltée par le soufflet le

ce mouchard, se fait shérif aujourd'hui ; et pour venger les droits de la morale outragée, oui,—nous y consentons,—c'est nous qui seront l'exécuteur des hautes œuvres.

Le talent et le prestige de son père avait fait à cette nullité complète l'aumône d'une réputation de cinquième ordre. Nul au barreau, nul au parlement, nul devant le peuple, —cauteleux, sournois et lourd,—il ne remuait que dans les bas fonds de l'intrigue boueuse, et dans certains quartiers de la société où il avait la prétention de poser en fléau.

Grâce au nom de son père et à celui de son beau-père, qui est grand propriétaire dans Rimouski, il fut élu comme conservateur par ce comté. Quelque temps après, il lâcha ses amis qui ne pouvaient plus le gorger suivant ses appétits, et se joignit au parti libéral.

Quand se forma le cabinet Joly, la situation était tendue : il en profita, mit un peu le couteau sur la gorge de ses nouveaux amis, et— pour une raison ou pour une autre,— ce piètre sire, incapable de plaider convenablement une cause de neuf francs à la cour de circuit, devint solliciteur général.

Ce fut un grand cri dans le pays.

Cette petite canaille de Chauveau ! Ce bon à rien ! Cette nullité ! disait-on partout. Comment M. Joly a-t-il pu consentir à une pareille alliance ? Les conservateurs n'avaient pas d'expressions assez méprisantes à son adresse ; et les libéraux haussaient les épaules avec résignation devant cette triste et humiliante nécessité politique.

Il fut élu par la voix prépondérante de l'officier-rapporteur.

Le parti libéral dut, pendant deux ans, subir cette humiliation, endurer cette plaie, tolérer dans ses rangs cette dégoutante personnalité. Savez-vous comment le vendu No. UN, maintenant son ami de cœur, son confrère en infamie, son compagnon de voyages de *zigzags*, l'appelait dans ses moments d'*émotion ?* Jamais il ne faisait allusion à lui sans dire : *La petite crasse de Chauveau !*

Allez maintenant, couple intéressant ; touchante association d'hommes de cœur et d'honneur. Vous vous connaissez ; vous vous sentiez dignes l'un de l'autre. Vous êtes nés pour vous entendre, pour patauger dans la même fange, pour vous rencontrer sur les mêmes sentiers infects. Dans un autre pays, vous

seriez probablement compagnons de chaîne. Ils se connaissent si bien que, pendant que le vendu No. UN traitait ainsi le vendu No. DEUX, celui-ci accusait son compère de s'être lâchement livré à Sénécal. S'il nous était permis de citer des lettres privées, nous en donnerions la preuve. *Arcades ambo !*

Quand le Conseil Législatif, au mépris de la constitution et de l'intérêt public, vint à la rescousse de l'opposition pour renverser le gounement Joly, en refusant les subsides, le vendu No. DEUX aurait dû se dire :

" Voyons ! quand mon père qui avait traité si amèrement le parti libéral, rejeté, méprisé et bafoué par ses propres amis, voyait la gêne s'asseoir à son foyer, c'est le parti libéral qui est venu à son secours et lui a tendu la main. De mon côté, j'ai dû abandonner le parti conservateur à cause de ce que je considère ses injustices envers moi ; et le parti libéral à qui je n'avais pas rendu le moindre service m'a traité en enfant gâté, m'a donné position, honneurs et argent : je lui dois au moins fidélité dans cet instant de crise."

Voilà ce que devait se dire un homme qui aurait eu seulement une parcelle de cœur et

d'honneur, quand même il ne se fût agi—comme dans cette circonstance—de défendre l'un des principes les plus sacrés sur lesquels reposent nos libertés publiques.

Mais non, vendu No. DEUX, vous avez prêté l'oreille au démon de la cupidité, vous avez été sans cœur, sans honneur ét lâche autant que jamais homme l'ait été. Vous avez donné à à votre pays—malheureusement déjà témoin de bien des défections honteuses—le spectacle encore inouï d'un ministre conspirant contre ses propres collègues, trahissant des secrets de cabinet, donnant le coup de pied de l'âne au lion malade, et passant à l'ennemi la veille de la bataille, comme un vulgaire déserteur qui quitte son poste, le dos suant de peur et les doigts crispés par la convoitise.

C'est ignoble.

Et comme si ce n'était pas assez, vous avez menti la plume à la main, en disant que vous aviez déjà offert votre démission et qu'elle avait été refusée. M. Joly vous a souffleté la figure avec ce mensonge en pleine Chambre, de même qu'un autre vous a souffleté avec autre chose àl'hôtel Saint-Louis. Et Flynn lui-même, le vendu No. TROIS, vous a fait avaler

un autre mensonge, dans la même circonstance.

Le lendemain de votre acte d'insigne lâcheté, vous avez traversé à Lévis comme un oiseau nocturne, avec le vendu No. UN ; vous vous êtes rendu chez l'écumeur de bourbier qu'il a surnommé le *torchon de la clique à Sénécal ;* —il paraît que celui-ci était même de la partie. De là vous êtes allés ensemble prendre conseil de l'*hon.* J. G. Blanchet, le traître de 1861, — brave compagnie ! — puis vous êtes descendu à Montmagny pour manipuler Fortin, le vendu No. CINQ. Quelques jours après, vous étiez à Bellechasse auprès de M. Boutin, ce brave cultivateur que vous croyiez pouvoir faire chanceler dans le chemin de l'honneur.

Que vous a-t-il répondu ?

" Messieurs, s'est-il écrié, avec cette rude poésie qui s'éveille toujours au fond du cœur de l'honnête homme indigné, retournez-vous-en chez vous. Voyez mon front qui se couronne de cheveux blancs ; je l'ai toujours porté haut devant n'importe qui, et je veux conserver, pour le temps qui me reste à vivre, le droit de ne jamais le baisser devant personne. Regardez cette main que je veux bien vous

offrir une dernière fois, elle s'est durcie aux manchons de la charue, je ne la tendrai jamais pour recevoir le denier de Judas! M. Chauveau, il y a quelque chose que vous avez, et qui me manque, c'est l'instruction qu'on prend au collége ; mais d'un autre côté, il y a quelque chose que j'ai et qui vous manque, c'est de l'honneur ! "

Traîtres ! si vous eussiez encore été susceptibles de honte, vous auriez été vous cacher dans un bois. Mais non ! vous avez *puisé*—ailleurs que dans vos consciences—le courage de vous rendre jusqu'à la Beauce. Là, le franc, le loyal, l'honnête Poirier n'a pas pu vous comprendre, tant vous aviez la langue épaissie par les *pastilles* de Paquet, et la gorge embarrassée par le hoquet. C'était heureux pour vous, car l'insulte que vous alliez faire à ce brave et généreux citoyen vous eût peut-être coûté cher.

Et l'on vous a *ramenés* tous les quatre jusqu'à Québec.

Et, même après ces honteuses démarches, vendu No. DEUX, vous protestiez de votre dévoûment à votre parti ! Vous nous avez fait prier,—nous la Patrie—de ne rien dire

contre vous, nous laissant entendre que vous seriez fidèle !... ô escobar ! ô hypocrite ! ô triple fourbe ! Vous n'avez rien perdu pour attendre, allez ! Nous sommes décidé à compenser pour le retard.

En somme vous avez réussi, dans une carrière de trente-quatre ans à peine à amasser sur votre tête autant de mépris public que toute une génération d'hommes flétris, tarés, corrompus, et sans vergogne, pourrait en porter.

Allons, c'est fini. Laissons fumer la plaie et détournons le nez.

CHAPITRE III.

FLYNN.

(On ne dit pas *Monsieur* Iscariote.)

Vendu No. TROIS, avancez !

Regardez, lecteurs. — Quoi c'est ça ? — Oui, rien que ça. On ne le dirait pas, mais c'est le plus intelligent, surtout le moins abruti des cinq.

Par conséquent le plus coupable.

Etudions un peu notre individu. C'est petit, mince, serré, féminin, mesquin, mielleux, soumis, flegmatique et sournois. Dévoré d'ambition, rongé de cupidité et suant de jalousie, il enveloppe tout cela dans les dehors corrects et réservés, demi-pudiques et demi-réjouis, d'un jeune marié dévot, en deuil d'une belle-mère dont il hérite.

Moitié irlandais, moitié jersais, il n'appartient à aucune race ; et bien sûr qu'après son infamante trahison de la semaine dernière, aucune nationalité ne sera pressée de le réclamer pour un des siens. Mais il est assez doué sous le rapport de l'hypocrisie, pour jouer le rôle de la chauve-souris de Lafontaine :

Je suis oiseau ; voyez mes ailes !
Je suis souris ; vive les rats !

Il prétend représenter les Irlandais dans le nouveau cabinet ! Certes, voilà des gens qui doivent être fiers du représentant que M. Chapleau leur donne.

Avez-vous lu les *Travailleurs de la Mer* de Victor Hugo ? Vous souvenez-vous de Clubin ? Eh bien, c'est cela : capable de tout ; même de se faire passer pour honnête homme.

Vous avez vu dans les musées ces bocaux en vermeil, fermés à l'émeri, polis, bien rangés, étiquetés avec soin,—pas beaux mais propres. Prenez garde, n'y touchez pas ; si vous alliez en briser un, il en sortirait des vipères. C'est là notre vendu No. TROIS. Quand on coudoie ces êtres-là de trop près, on finit toujours par avoir d'affreux repentirs.

Comment cet homme si bien doué pour être conservateur s'est-il trouvé égaré parmi les libéraux ? C'est ce que nous demandions, même avant sa volte-face honteuse. Ce qu'il y a de plus probable, c'est que voyant le comté de Gaspé représenté par un Conservateur, il s'est dit tout simplement : " Pour supplanter ce dernier, il me faut un drapeau d'une autre couleur." Et ce jeune roué, à la langue emmiellée, au regard presque toujours baissé—probablement pour ne pas vous regarder en face,—ce petit ambitieux aux instincts d'harpagon, né pour être garçon-barbier, détective, ou rédacteur du *Nouveau-Monde*, devint député au parlement, et membre du parti libéral.

Un pur accident dans les deux cas ; car il

ne fut élu que parce que les élections avaient lieu en mai, quand les Iles de la Madeleine où les conservateurs recrutaient leur majorité se trouvaient privées de toute communication avec la terre ferme, et partant virtuellement défranchisées.

Rendu en parlement, il fit un bon discours en faveur de la position prise par le lieutenant-gouverneur Letellier, et dénonça vertement les principes, les antécédents et les tendances de ses alliés d'aujourd'hui. On lui serra la main, et chacun crut voir en lui un défenseur convaincu de nos droits, appelé à rendre des services et à faire honneur à son pays.

Hélas ! on s'aperçut bientôt qu'on se faisait illusion.

Il était ambitieux, cupide, sans scrupule et sans conviction — c'est-à-dire déjà à moitié conservateur : l'envie fit le reste.

Parmi les ministres que son vote vient de contribuer à renverser, il en est un à qui notre vendu No. TROIS était lié par les liens sacrés de la reconnaissance. Cet homme l'avait pris par la main comme un enfant, lui avait aidé à gravir les premiers degrés toujours ardus de la vie professionnelle. Il lui devait, en grande partie, la position élevée qu'il occupe à l'Université-Laval, l'hermine du professeur aujourd'hui contaminée par le contact d'un traître.

Eh bien, cet homme il le jalousa. Il ne put lui pardonner ni sa position politique, ni ses

succès. Il conspira sous son masque, sans bruit, sans impatience, avec calme et froideur, ne rêvant qu'une chose : trouver l'occasion de donner un coup de jarnac à son bienfaiteur pour se hisser à sa place.

Le vendu No. DEUX l'accuse dans sa lettre à M. Joly, de lui avoir envié son portefeuille Notre vendu No. TROIS l'a démenti devant toute la représentation. Il avait raison : ce n'était pas le portefeuille de Chauveau qu'il voulait, c'était celui de M. Langelier.

Et puis notre vendu a un beau-père ; c'est le propriétaire—et rédacteur à coups de ciseaux—du *Journal de Québec*, vieux *jobber* canchonniste qui—maintenant que son beau-frère associé est douillettement assis sur les fauteuils capitonnés du Spencer Wood manitobain—trouve qu'il a assez exploité le parti libéral pour avoir le droit de revenir au râtelier des conservateurs.

Satisfaire ses instincts envieux est pour certaines âmes le comble du bonheur, mais le bel argent sonnant a bien son charme aussi. Quelques réflexions, quelques pourparlers, quelques considérations bien senties, et la trahison fut résolue. Il n'y avait plus pour notre vendu qu'à s'aboucher avec ceux qu'il appelait nagnère *les chevaliers des Tanneries*,—ce qui est toujours facile pour quiconque a une conscience à vendre. L'entrevue eut lieu sans rire ; les conditions furent posées—un portefeuille pour lui, des carottes pour le beau-

père..... enfin l'on s'entendit comme larrons en foire.

O honte des hontes ! Dire qu'on peut descendre jusque-là ! Les autres au moins ont dû chercher au fond du verre le courage de signer l'infâme marché. Le vendu No. TROIS est plus fort que cela : il a fait la chose à tête reposée, froidement, à jeun.

Le lendemain, il demandait une coalition quand il savait la chose aussi impossible que de prendre la lune avec ses dents. Une coalition des honnêtes gens des deux partis ! Les honnêtes gens du parti libéral, lui d'abord et puis... PAQUET ! ! ! C'est cela la coalition ? Pensez-vous, ô Iscariote ! que les Conservateurs sont devenus plus respectables, moins tarés, moins spéculateurs et moins corrompus, parce qu'ils ont ouvert leurs rangs à deux traîtres, deux lâches dont l'un n'est presque jamais *compos mentis !* Allons donc !

Tenez ! vous avez commencé en conspirateur hypocrite, et vous finissez en mauvais drôle.

Ce n'est pas avec le fer rouge, mais avec le bout de la botte qu'on devrait marquer votre espèce.

Hors du chemin ! Laisser passer les honnêtes gens qui vous méprisent. C'est à peine si la tache qui vous souille pourra jamais s'effacer du front de vos enfants !

CHAPITRE IV

RACICOT.

(On ne dit pas *Monsieur* Iscariote.)

Dans cette quintuple personnification de ce que notre province a encore produit de plus honteux et de plus écœurant ; dans cet amas putride de ce que peut produire la prostitution politique quintessenciée dans le serpentin de la cupidité louche, il est difficile de se décider à quel morceau donner la palme.

Crochetons-en encore un aujourd'hui, et exposons-le au grand jour, ainsi que ces grenouilles efflanquées que les enfants tirent des mares verdâtres et abandonnent dans l'herbe, étendues sur le dos dans des positions lubriques.

Si nous n'avions pas juré d'aller jusqu'au bout, celui-ci nous ferait certainement reculer, tant nous avons de répugnance à toucher ce cynique renégat. Mais, n'importe, du courage et, comme disait quelqu'un, il faut finir la besogne quand une fois l'on s'est mis les mains dedans.

Quand la clique Chapleau, Dansereau, Sénécal et compagnie eurent vu les deux comtés de Chambly et de Rouville passer du côté du gouvernement, ils se dirent : " C'est fini ; il faut avoir recours au dernier atout de notre

saint patron George Etienne, et nous mettre à la recherche de la marchandise."

—Moi, s'écria Sénécal, j'essaierais de faire sentir la mouche à Racicot.

Ce que c'est que de passer pour honnête homme !

—Racicot, y penses-tu ? Un homme de sa position !

—C'est comme ça. Je le connais, moi ; un *razoir* de première qualité ; un homme sans cœur et sans pitié pour ses semblables ; un ingrat qui n'a pas eu honte d'oublier tout ce qu'il devait à ceux qui ont pris soin de sa jeunesse ; je vous dis, moi, qu'un individu de cette trempe est à vendre. Vous n'avez qu'à le tâter.

—Mais c'est un ancien Rouge de *L'Avenir*, un radical forcené !

—Ca ne fait rien ; n'a t-il pas été de toutes les couleurs et de tous les principes ? S'il est libéral aujourd'hui, c'est Lafontaine de Shefford qui l'a ramené en lui donnant des causes. Pensez-vous qu'on ne peut pas lui faire faire encore un autre saut croche ?

—Ma foi, tu as peut-être raison. Tu flaires les veaux à vendre de dix lieues. Essaie. Celui-ci est important. Son parti a confiance en lui ; personne ne le soupçonnera. Magnifique affaire !

— Attendez donc ! ce n'est pas toujours à mon tour, que diable. Pensez-vous que je n'aie pas assez, dans ce temps-ci, à fournir des

pastilles à Paquet et autre chose à Chauveau ? Ces deux goulots-là sont des gouffres ; ils me coutent déjà les yeux de la tête. Et si j'aí le malheur de les laisser *refroidir*, bonsoir ! Que le petit Loranger se charge de Racicot. Il est encore plus coulant que moi, et je m'étonne que vous n'en ayez pas fait votre acheteur en chef. Il n'a qu'à lui offrir une place de juge, en lui disant qu'on mettra Dunkin à la retraite, et ça y sera ; j'en réponds, moi !

Deux jours après le marché était conclu *inter pocula ;* mais la chose ne devait se révéler qu'à un moment donné. En attendant le nouveau converti fut placé sur la liste de tous les comités où son vote pouvait faire du tort au gouvernement, et notamment sur celui de l'affaire Gowen où—sous prétexte de se montrer indépendant—notre vendu No. QUATRE, fit le premier pas vers la trahison. Mais en hypocrite, toujours.

Quand vint la motion de censure contre M. Chapleau, il crut que c'était le moment de lever le masque ; il se trompait, et le lendemain, il avouait aux Libéraux,—avec un semblant de honte sur la figure,—qu'il avait eu des *éblouissements*, ce soir-là, causés par les *pastilles* brévetées du compère Pàquet, et que c'était par *erreur* qu'il avait ainsi voté contre son chef.

Son *indisposition* dura plusieurs jours. Aussitôt qu'il fût rétabli, sur un signe du petit Loranger, il comprit que pour mieux servir

ceux qui l'avaient acheté, il devait rassurer le gouvernement à qui cette volte-face avait mis la puce à l'oreille.

Il fit un discours dans lequel il déclara que —différât-il d'opinion avec M. Joly sur les principales mesures de son programme—il ne l'en appuierait pas moins ; car il considérait que le plus grand malheur qui pût arriver à la province, c'était le retour au pouvoir des pillards et des jobbers de l'ancien régime !

—Sapristi, disait Chapleau entre ses dents, il va trop loin !

Il avait été si loin, que les naifs s'y laissèrent prendre. Mais ceux qui connaissaient les antécédents de l'individu, dirent aux ministres : Ne dormez que d'un œil : il est vendu, nous en mettrions la main au feu.

Il fut décidé de le mettre au pied du mur. On convoqua une assemblée dans son propre comté, pour ainsi dire à sa porte, et cela trois jours seulement avant le 28 Octobre. L'effronté s'y rendit et fit un long discours dans lequel il approuva la conduite du gouvernement, stigmatisa le conseil législatif et dénonça de nouveau en termes énergiques la politique des conservateurs.

" Cette fois, se dirent les ministres, il a brûlé ses vaisseaux ; il ne peut pas consommer sa trahison : ce serait trop odieux. Un homme ne se flétrit pas à ce point-là."

" Il est homme à tout faire, disaient ceux qui le connaissaient. C'est Pâquet et Chauveau

avec plus d'intelligence et de savoir. Prenez-en votre parti : il est vendu.

C'était incroyable, mais c'était vrai. Quelques jours auparavant, il était venu chez le petit Loranger demander la permission de ficher le camp aux Etats-Unis, sous un prétexte ou sous un autre : il avait plus de moral pour la lâcheté que pour l'effronterie.

Non, non, lui fut-il répondu, si vous partez nous ne gagnerons qu'une voix ; tandis que si vous restez c'est deux voix que vous pouvez nous donner. Pour avoir droit à votre récompense, il faut que vous la gagniez toute entière.

Et le traître consentit à tout, même à aller donner le baiser de Judas à son ancien chef sur le husting de Missisquoi !

Ces infamies-là n'ont pas de nom. Elles ne sont pas seulement déshonorantes pour celui qui les commet, elles entachent sa race et se reflètent sur la nation toute entière. Elles déshonorent même le sol. Car nous entendons dire partout depuis le 29 octobre qu'il n'y a que dans ce pays-ci où de semblables turpitudes puissent être méditées et perpétrées ; qu'il n'y a que le peuple canadien qui soit assez débonnaire pour subir de pareils affronts sans écraser les os de leurs auteurs sur le pavé !

Il devrait y avoir un tribunal d'honneur composé d'hommes honnêtes de tous les partis pour juger ces misérables et leur fermer à jamais la porte non-seulement des fonctions publiques, mais encore de toutes les maisons honorables.

Ah ! vous sentiez bien tout cela, vendu NO-QUATRE, quand vous avez demandé qu'on vous ramenât dans un train de nuit à Montréal. Vous craigniez le grand jour. Vous aviez peur de l'indignation publique. Soyez tranquille, allez : votre peau est en sûreté ; seulement nous avons juré que votre acte de lâche infamie ne serait jamais oublié, et nous vous engloutirons sous une telle couche de mépris public que dans trente ans d'ici, nos enfants vous fuiront encore comme un lépreux.

C'est dit.

CHAPITRE V

FORTIN.

(On ne dit pas *Monsieur* Iscariote.)

Celui-ci n'a seulement pas le cœur d'être un vrai scélérat : c'est un comparse.

Trois ou quatre soufflets à cette face de Mascarille aussi ignare que cynique, et nous avons fini.

C'est vraiment faire trop d'honneur à certains individus que de s'en occuper longtemps, ne serait-ce que pour les traîner sur la claie. Quand on le mérite d'être le *dernier* parmi cinq personnages comme ceux que nous fouettons depuis dernièrement, on gravite dans un cercle tellement en dehors des choses ordinaires, qu'on finit par être hors de portée, non-seulement du fer rouge et des crachats, mais même du mépris des honnêtes gens.

Oui, le *dernier* des cinq, et cela sous tous les rapports !

C'est d'abord le moins intelligent et le plus ignorant ;—oh ! un pauvre *minus habens* complet. Peut-être encore plus insignifiant d'un cran que son compère No. UN.

En second lieu, il s'est vendu le *dernier*,—

deux heures à peine avant le vote, à ce même compère, son voisin de pupitre, l'ignoble Pâquet, qu'il traitait la veille encore de vendu, à qui voulait l'entendre.

Enfin, c'est pour une somme d'argent comptant que ce lâche député du peuple s'est livré, —exactement comme un veau sur le marché. Des gens ont vu l'argent se payer une heure après le vote.

N'est-ce pas là des droits incontestables au titre de *dernier* d'entre les *derniers?...*

O électeurs de Montmagny, vous dont l'âme est si fière et si patriotique, rappelez-vous que vous avez un devoir à remplir devant votre pays, celui de choisir la première occasion pour chasser à coups de fouet cet être abject du parlement où il déshonore sa famille, son pays et votre beau comté.

Un trait pour donner une idée de l'opinion que nos cinq traîtres entretiennent les uns des autres ; — tout est caractérisque dans cette quintuple trahison.

Vers la fin d'Août, Pâquet le vendu No. UN n'apparaissait plus à la chambre que de temps à autres, furtivement, comme un oiseau de nuit qui vient heurter l'aile à quelque vitrail illuminé. Au moment d'un vote il s'évadait, le pied lourd, l'œil rougi, le dos courbé. Sa trahison commençait à ne plus être un mystère pour personne.

Un soir, dans la chambre de l'Orateur, plusieurs membres importants du parti libéral étaient là, discutant cet acte de traîtrise, lors-

que survint ce même Fortin, le vendu No. CINQ.

"Inutile de nous le dissimuler, s'écria-t-il; il est *vendu*, *vendu* comme un pourceau! Il m'a dit à moi-même que Chapleau lui avait offert un portefeuille, et qu'il avait accepté. S'il ne vote pas encore ouvertement contre le gouvernement, c'est qu'il est trop lâche! C'est Sénécal qui le soigne. Quant à Racicot, je crois qu'il est bon à présent, il a eu assez honte!"

Voilà ce que disait le vendu No. CINQ du vendu No. UN à la fin de la première partie de la session!

Qu'en dites-vous, lecteurs? Est-ce assez sale? Est-ce assez dégoutant, toute cette histoire? Qnant à nous, il nous a fallu toute la conscience que nous avons de notre devoir de journaliste pour remuer toutes ces ordures, malgré les haut-le-cœur et les nausées que nous en éprouvions.

Malheureusement nous n'avons pas encore fini. Nous poursuivrons toujours les cinq traîtres du 29 octobre 1879, avec l'aiguillon du châtiment. Qu'ils soient écrasés sous le talon de la vengeance populaire, ou triomphants par l'intrigue et l'abaissement des consciences, nous les dénoncerons, nous les traquerons, nous les criblerons des traits de la justice, jusqu'à ce qu'ils soient tous les cinq bien définitivement cloués au pilori de la vindicte publique, comme des hibous déplumés.

Point de pitié pour les traîtres, c'est maintenant la devise de notre parti.